



HAL
open science

La littérature russe du XVIIIe siècle et la Bible : traductions et réminiscence poétiques

Antoine Nivière

► To cite this version:

Antoine Nivière. La littérature russe du XVIIIe siècle et la Bible : traductions et réminiscence poétiques. Journée d'études La Bible dans la littérature russe, organisée par le CERCLE EA 4372, Mar 2015, Nancy, France. hal-02409900

HAL Id: hal-02409900

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02409900v1>

Submitted on 13 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine Nivière

La littérature russe du XVIII^e siècle et la Bible : traductions et réminiscence poétiques ¹

1. Un siècle de changement et de continuité

Le XVIII^e siècle est une époque complexe et contradictoire dans l'histoire intellectuelle et culturelle russe. C'est un siècle à la fois de rupture et de continuité. Il s'ouvre par les réformes du tsar Pierre le Grand qui touchent toutes les sphères de la vie publique. Ces réformes traduisent une volonté de rupture avec le cadre culturel de l'ancienne Moscovie, dominée par le poids de la religion orthodoxe et des traditions nationales. Elles visent à moderniser le pays suivant le modèle occidental de l'époque, celui des Lumières. La diffusion de ces idées nouvelles est favorisée par le pouvoir, mais elle se heurte aux réalités locales, dans un contexte d'antagonismes politiques et sociaux marqués d'une part, le sentiment d'insécurité de l'élite nobiliaire face à la monarchie absolue et, d'autre part, par la persistance du servage qui entraîne l'exploitation de la paysannerie par la noblesse terrienne. Tout ceci contribue à donner à la variante russe des Lumières une nuance particulière, idées philosophiques et esthétiques d'emprunt étant réélaborées à des fins nationales.

En littérature, la Russie nouvelle a tout à faire. Elle doit se doter de nouvelles formes d'expressions littéraires, libérées des normes de la tradition orthodoxe moscovite. Il lui faut rattraper son retard sur l'Europe, en assimilant, parfois à contre temps, différents courants esthétiques : le baroque, le clacissisme, le sentimentalisme.

Même si le développement de l'édition favorisé par le pouvoir monarchique permet un début de démocratisation, la production littéraire reste encore durant tout le siècle très élitiste. La littérature, où la poésie s'impose comme le genre majeur, est faite alors par et pour une élite d'hommes cultivés, capables de comprendre les figures stylistiques et métaphoriques complexes véhiculées par une culture humaniste sécularisée, elle-même nourrie de l'héritage de l'Antiquité et de l'apport du classicisme français.

Néanmoins, il faut souligner que cette orientation profane n'était, au départ tout du moins, pas aussi forte que cela a été parfois affirmé. Car, dans un premier temps, les outils linguistiques et les principes métriques nécessaires pour transposer à la réalité russe les modèles

¹ Communication présentée à la Journée d'études *La Bible dans la littérature russe*, organisée par le CERCLE EA 4372, à Nancy (mars 2015).

de la culture littéraire occidentale faisaient encore défaut. D'où le rôle primordial qui va être accordé à la transposition des odes bibliques. Il s'agissait là d'une étape indispensable à la création d'une poésie nationale, tout comme cela avait été le cas en Europe, au XVI^e siècle, avec Clément Marot en France ou George Buchanan en Angleterre. Les écrivains russes du XVIII^e siècle s'emparent donc à leur tour des textes lyriques de la Bible, surtout de l'Ancien Testament, pour façonner la langue russe. La vigueur du rythme et la précision des images qu'ils puisent dans les livres sapientiaux et prophétiques sont autant d'éléments utiles à l'élaboration d'une poésie lyrique, à partir de sujets connus de tous.

D'autant que la morale vétérotestamentaire pouvait aisément se concilier avec la variante russe des Lumières et son idéal de perfectionnement éthique : critique des mauvais gouvernants, dénonciation des injustices, compassion pour l'homme calomnié et persécuté. Qui plus est, cette critique restait feutrée et donc acceptable pour la majorité des écrivains comme de leurs lecteurs, issus pour l'essentiel de la noblesse cultivée. Elle n'appelait ni à des changements politiques et sociaux brutaux, et encore moins à la révolution, mais elle s'en remettait uniquement au Juge suprême pour exercer le juste châtement contre les tyrans et les mauvais magistrats.

Cependant, la paraphrase des hymnes bibliques relevait d'une véritable gageure, car l'Eglise orthodoxe russe restait attachée à l'ancienne langue slave d'église (le slavon). Elle refusait la traduction de l'Écriture Sainte en russe, ce qui rendait l'accès au texte sacré souvent difficile, même pour les plus érudits. Ainsi, dans ses mémoires, l'écrivain et dramaturge Denis Fonvizin, qui pourtant avait fait ses études à l'Université de Moscou, reconnaissait lire la Bible en langues étrangères : « Pour accéder aux règles de la foi, je pris avec moi la Bible [slavonne] ; mais, pour un meilleur entendement, je pris le même livre en français et en allemand ». Malgré cela, le texte des Écritures en slavon exerçait encore une forte influence : il touchait l'esprit par sa majesté, tout en permettant l'élévation de l'âme. On voit combien traduction et transposition de la Bible s'avéraient des questions à la fois complexes et d'une grande actualité.

2. Les enjeux de la paraphrase biblique

Pratiquement tous les poètes russe du XVIII^e siècle se sont essayés à la paraphrase biblique et les éditions de leurs œuvres faites de leur vivant s'ouvrent systématiquement sur un chapitre d'odes sacrées tant le lien entre la paraphrase biblique et l'ode était évident pour eux. Lomonosov définit ses paraphrases comme des « odes spirituelles », Tredjakovskij les appelle « odes sacrées », tandis que Deržavin classe les psaumes en « odes spirituelles » et en « odes d'intercession ». Ces odes sacrées constituaient un champ privilégié d'expérimentation métrique, stylistique, linguistique et thématique, propice à la création d'une poésie de style élevé en général. Il faut attendre la fin du siècle pour que Karamzin et les « modernistes » remettent en question la

prédominance du « style élevé » au profit du « style moyen » plus apte à refléter leur philosophie des sentiments, détruisant ainsi les fondements même du classicisme et provoquant une marginalisation de l'ode en tant que genre. Cette dernière n'est plus alors défendue que par le courant des « archaïstes » regroupés autour de Deržavin.

Le trait caractéristique de la nouvelle poésie est son orientation vétérotestamentaire. C'est essentiellement dans les textes de l'Ancien Testament que les écrivains russes du XVIII^e siècle puisent leur inspiration quand ils se tournent vers la Bible. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette attitude : 1) le monothéisme formel de l'Ancien Testament répondait mieux aux conceptions déistes d'auteurs qui avaient d'abord été marqué par le rationalisme des Lumières (Lomonosov, Sumarokov), puis par les courants mystiques de la franc-maçonnerie (Xeraskov) ; 2) si l'héritage de l'Antiquité gréco-romaine permettait de renouer avec la tradition du récit épique, les livres sapientiaux et prophétiques de la Bible hébraïque favorisaient le développement d'une poésie lyrique à partir de sujets connus de tous ; 3) les thèmes récurrents de ces mêmes livres faisaient directement échos aux préoccupations de ces écrivains (respect de la loi, accomplissement des commandements, juste châtement des impies, triomphe de l'équité et de la miséricorde). Il semblait plus facile de concilier la morale vétérotestamentaire et les normes du classicisme.

De fait, les paraphrases bibliques permettaient la constitution d'une poésie lyrique autour de thèmes qui correspondaient à la fois aux enseignements de la Bible et aux idéaux des Lumières tels qu'ils s'étaient développés en Russie : critique des mauvais gouvernants, dénonciation des injustices, compassion pour l'homme calomnié et persécuté par un tyran et des juges iniques. Mais cette critique restait feutrée et donc acceptable pour la majorité des écrivains comme de leurs lecteurs, issus pour l'essentiel de la noblesse cultivée. Elle n'appelait ni à des changements politiques et sociaux brutaux et encore moins à la révolution, mais elle s'en remettait uniquement au Juge suprême pour exercer le juste châtement contre les puissants de ce monde. Ce qu'elle prônait pour tous, c'était un développement éthique de l'homme et de la société, dans le respect et l'accomplissement des vertus citoyennes, basée pour certains sur la raison, pour d'autres sur le cœur.

3. Les premières traductions et variations autour de la Bible

Si la première traduction complète de la Bible en langue slave d'Eglise ou slavon remontait en Russie au début du XV^e siècle, la première édition imprimée n'avait pu être réalisée à Moscou qu'en 1663 sur la base de l'édition d'Ostrog de 1581. Néanmoins cette traduction s'avérait peu satisfaisant, c'est pourquoi, en 1712, le tsar Pierre I^{er} avait ordonné d'établir une

nouvelle version tenant mieux compte de l'original grec de la Septante. Mais ce n'est qu'en 1751, sous le règne de l'impératrice Elisabeth, que cette nouvelle Bible slavonne parut à Moscou, d'où son nom de Bible d'Elisabeth. Son texte servit de modèle à toutes les éditions suivantes et reste jusqu'à aujourd'hui le texte canonique en usage dans l'Eglise orthodoxe russe. L'attachement de l'Eglise russe au slavon comme langue liturgique tout comme le refus de traduire les textes de l'Ecriture Sainte en langue russe devait inciter les écrivains russes du XVIII^e siècle à proposer leurs propres transpositions en langue russe de textes choisis de la Bible sous forme de paraphrases et de métaphrases.

La littérature du début du XVIII^e siècle est ainsi marquée par quelques transpositions de psaumes dans le prolongement du *Psautier rimé* en slavon de Simeon de Polock (1680), lui-même redevable au Psautier polonais de Jan Kochanowski (1579). L'archevêque Théophane Prokopovič, proche conseiller du tsar Pierre le Grand, ainsi que le diplomate et homme de lettres Antiokh Kantemir s'essayaient à des paraphrases en vers syllabiques. Kantemir surtout, qui connaissait bien la Bible puisqu'on lui doit la première concordance biblique en russe, puise largement dans les psaumes et les évangiles, mélangeant les citations bibliques avec celles d'auteurs de l'Antiquité à l'intérieur de ses propres créations poétiques. Dans ses satires, Kantemir s'appuie aussi sur la Bible pour dénoncer la morgue des grands et leur justification des inégalités de conditions sociales, inaugurant ainsi ce qui allait devenir un topos majeur de la littérature russe du XVIII^e siècle : « Adam n'a pas engendré de gentilshommes : Des deux enfants qu'il eut, l'un labourait la terre, l'autre faissait paître les troupeaux. Noé ne sauva dans l'arche que des êtres semblables à lui, de simples laboureurs, qui ne se distinguaient des autres hommes que par leurs mœurs. Nous descendons d'eux tous tant que nous sommes » (« Satire 2 »).²

Mais ces premières contributions paraissaient ampoulées et mal adaptées, car elles restaient attachées au vers syllabique, copié sur la poésie polonaise, mais lourd et imparfait en russe. Il faut attendre le milieu du siècle pour que les écrivains Vasilij Tredjakovskij (1703-1769) et Mikhaïl Lomonosov (1711-1765) posent les principes théoriques de la versification russe moderne, en abandonnant le vers syllabique au profit du vers syllabo-tonique, qui s'appuie sur l'alternance régulière de syllabes accentuées et atones. Trediakovskij théorisa le premier ce système dans un traité de poésie publié en 1735, où il imposait le mètre binaire, trochée ou iambe, tout en donnant sa préférence au premier. Toutefois, peu de temps après, sous l'influence de Lomonosov qui exposa sa propre conception de la métrique en 1739, Tredjakovskij fut conduit à accepter aussi le mètre ternaire, dactyle et anapeste, ainsi que les rimes mixtes. Lomonosov imposa

² A. Cantemir, *Satyres de M. le prince Cantemir avec l'histoire de sa vie, traduites en français (par l'abbé de Guasco)*, Londres, Jean Nourse éd., 1749).

également une hiérarchisation des genres littéraires en rapport avec les registres de langage : le « style élevé », avec ses nombreux slavonismes, convenait aux odes, aux poèmes épiques et aux tragédies, tandis que les genres mineurs, influencés par la langue parlée, étaient classés dans le style « inférieur ».

4. La joute poétique sur le psaume 143

Toutefois, il convenait de donner une application pratique à ces principes théoriques. C'est ce que s'attachèrent à réaliser dans leurs propres expériences poétiques Tredjakovskij et Lomonosov auxquels s'adjoint rapidement un troisième poète, Aleksandr Sumarokov (1718-1777). En 1743, tous trois décidèrent de se mesurer par la plume, en traduisant le psaume 143. Cette joute poétique devait leur permettre d'aborder les questions de mètre et de style, chacun s'efforçant de démontrer la justesse de ses choix. Lomonosov et Sumarokov défendaient le iambique qui donne noblesse et élégance, tandis que Tredjakovskij, lui préférant le trochée, estimait que l'ornementation rhétorique primait. Les résultats de cette joute poétique furent publiés l'année suivante, sous le titre *Trois odes paraphrasant le psaume 143*, avec une introduction de Trediakovskij, lequel proposait au lecteur qui « en éprouverait l'utilité d'aller comparer ces odes avec le psaume d'origine ». C'est que nous pouvons faire à notre tour.

Le plus proche de l'original était sans conteste Lomonosov. Plutôt que de céder à un pathos lyrique, il préférait exprimer avec sobriété le sentiment de colère du psalmiste assailli par ses ennemis. Lomonosov rendait chaque verset du psaume dans un quatrain et il transcrivait fidèlement le sens du texte, en s'efforçant de conserver les mots dans leur forme slavonne pour mieux observer le « style élevé » et ne pas désarçonner le lecteur habituée à la tonalité des psaumes en slavon. Tredjakovskij, à l'inverse, cherchait à enrichir le texte d'origine, à l'embellir avec moult précisions et comparaisons, tout en limitant au minimum l'emploi des archaïsmes. Le résultat était certes grandiose, mais disproportionné : le premier verset était rendu à lui seul par deux strophes de dix vers chacune. Soumarokov pour sa part, en rompant résolument avec l'héritage baroque, choisissait, une forme plus stricte, très sobre, répondant aux normes du classicisme. La métrique chez lui devenait facile, régulière et harmonieuse, mais l'auteur s'éloignait librement de l'original : ainsi, seulement trois mots du premier verset du psaume étaient repris dans sa première strophe.

Comme on le voit, les trois poètes avaient choisi chacun des procédés très différents pour résoudre toute une série de problèmes de métrique, de langue et d'esthétique littéraire. Il s'agissait en effet pour eux de prouver que, maîtrisant désormais les outils de la création lyrique, ils étaient dignes de rivaliser avec les meilleurs stylistes, tels Malherbe ou Jean-Baptiste Rousseau. Aussi,

allaient-ils continuer à illustrer leur virtuosité grâce à de nouvelles transpositions, tant ce genre s'avérait un champ privilégié d'expérimentation.

Dans le prolongement de la joute littéraire autour du psaume 143, les trois grands poètes du milieu du XVIII^e siècle ainsi que leurs émules de la génération suivante continuèrent à illustrer leur virtuosité métrique et leur talent littéraire à travers de nombreuses paraphrases bibliques, avec une prédilection pour le Psautier. Lomonosov donna une paraphrase de neuf psaumes, tandis que Sumarokov et Tredjakovskij proposèrent chacun une transposition intégrale des 150 psaumes. Parmi les écrivains actifs dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, sous le règne de Catherine II (1761-1796), des transpositions des psaumes furent également réalisées par V. Majkov, V. Petrov, M. Xeraskov, N. Nikolev, V. Kapnist, I. Bogdanovič, I. Dmitriev, I. Krylov. Mais c'est surtout Gavrila Deržavin qui s'illustra, à la fin du XVIII^e siècle, avec plus de vingt paraphrases de différents psaumes. Son ode intitulée « Aux puissants et aux juges » (1787) est une paraphrase incisive du psaume 81, dans lequel l'auteur introduit des éléments autobiographiques et satiriques, pour mieux dénoncer les grands et en appeler à la justice de Dieu.

5. Les paraphrases bibliques

Dans le prolongement de la joute autour du psaume 143, les trois poètes continuèrent donc à produire des paraphrases et métaphrases bibliques, avec une prédilection pour le Psautier. Lomonosov publia, sous la rubrique « odes sacrées », la transposition de neuf psaumes. Il se montre, sans conteste, le plus précis, s'attachant à rendre le sens exact du texte, dans un rythme énergique, plein d'images et de mouvement, propre à l'écrivain baroque. Le poète, qui était aussi un homme des sciences, à la fois physicien et géologue, donne la préférence aux transpositions qui lui permettent d'exprimer, sous une forme lyrique, sa conception de l'univers. Le psaume 103 inspire directement les envolées lyriques de ses deux grandes odes philosophico-religieuses « Le matin » et « Le soir », deux « méditations sur la grandeur de Dieu » comme l'indique leur sous-titre identique, qui datent de 1743. Lomonosov y chante avec émerveillement le spectacle de la nature, tout en s'interrogeant sur ses ressorts. Il publie également une ode tirée des quatre derniers chapitres du livre de Job, qui révèle le mystère de la Sagesse divine et donne un sens aux questions existentielles de l'homme sur la connaissance, la souffrance, la mort. On ne saurait cacher l'importance de Lomonosov pour la suite. Ses odes sacrées ont exercé une grande influence sur les poètes de la génération suivante, notamment Deržavin. Elles ont ouvert la voie aux élans métaphysiques et aux vastes réflexions cosmiques sur le sens de l'univers, propres à la poésie russe.

Tredjakovskij produisit un *Psautier en vers lyriques* rassemblant sa traduction des 150 psaumes, mais qui ne fut pas édité à cause de la censure ecclésiastique. Seuls dix de ses psaumes

furent publiés de son vivant, en 1752, dans un recueil d'œuvres choisies. Il fallut attendre 1989 pour que paraisse, en édition critique, la version intégrale de cette traduction du Psautier. Cette œuvre monumentale s'inscrit dans une démarche à la fois poétique et exégétique. Elle témoigne d'un immense travail de philologie et de traductologie. L'écrivain entendait en effet donner une lecture personnelle du texte, vérifié non seulement à partir des versions grecques et slavonnes du Psautier, mais aussi comparé avec l'original hébreu (accessible dans les traductions latines et françaises). Son souci de l'explication le pousse à introduire moult précisions, d'où l'emphase de sa traduction.

Sumarokov proposa lui aussi une transposition intégrale des 150 psaumes qui fut publiée en 1774. Il s'était alors imposé comme le défenseur de la simplicité et de la clarté d'expression, même si les normes du classicisme qu'il prônait seront vite délaissées. Adeptes de la franc-maçonnerie, il confessait des idées déistes et ne voyait dans la religion qu'une institution servant à organiser les rapports sociaux en fonction d'impératifs éthiques. Sa traduction des psaumes revêt une forte connotation individualiste et moraliste, le texte étant traité librement à des fins politiques. La maîtrise stylistique et l'ingéniosité musicale lui permettent d'éviter les répétitions et de faire de ses psaumes un véritable « laboratoire du vers » (A. Levitsky). Souvent il ne retient que les thèmes qui reflètent ses propres combats : d'où un traitement du texte d'origine assez libre, très personnel, avec une nette tendance à l'introspection et à la réécriture autobiographique. Par exemple, du psaume 31 qui compte onze versets dans la Septante, Sumarokov n'en retient que trois (1, 3 et 4), qui insistent sur les souffrances du psalmiste auquel le poète s'identifie.

Sumarokov a rédigé également de nombreuses prières en vers, dont une traduction versifiée du Notre Père. Là encore, il s'écarte du texte d'origine, en y ajoutant des interpolations qui viennent pour le moins rompre la simplicité de la prière donnée par Jésus à ses disciples (« Notre Père, Roi du ciel, à qui toute création dans le monde est soumise, de qui dépendent la terre, la mer, les fleuves, les monts et les forêts, le soleil et la lune, les étoiles et les cieux... »). Néanmoins, Sumarokov a exercé une forte influence sur la génération suivante de poètes tant sur le plan des idées que de l'esthétique littéraires et, même si plusieurs de ses disciples ont ensuite cherché à rompre avec les normes du classicisme, ils n'en ont pas moins continué à se tourner vers lui comme vers une source d'inspiration et un modèle du genre.

Un grand changement intervient avec les écrivains actifs dans le dernier quart du XVIII^e siècle, sous l'effet de courants esthétiques et spirituels nouveaux. Chez eux, le recours à la Bible évolue vers une plus grande intériorisation. Ce mouvement correspond à l'éclosion du sentimentalisme et à une approche mystique de la vie, due à l'engouement pour la franc-maçonnerie dans les milieux nobiliaires en Russie. Des paraphrases de psaumes sont faites par M.

Kheraskov, V. Majkov, V. Kapnist, I. Dmitriev et I. Krylov. Mais c'est surtout Gavrila Deržavin qui s'illustra, à la fin du XVIII^e siècle, avec plus de vingt paraphrases de psaumes. Son ode *Aux puissants et aux juges* est une variation incisive sur le psaume 81, où Deržavin introduit des éléments autobiographiques et satiriques, pour mieux dénoncer les grands et invoquer la justice de Dieu.

À la toute fin du siècle, N. Karamzin publie, en 1796, sous le titre « Sagesse de Salomon ou Pensées tirées de l'Ecclésiaste », des extraits choisis du même livre dans une traduction en vers, établie d'ailleurs non pas à partir de la Bible, mais du « Précis de l'Ecclésiaste » de Voltaire (1759). À travers une réflexion sur le bonheur, Karamzine y annonce son programme « moderniste » qui remet en question la prédominance de l'ode et du style élevé au profit d'une écriture plus simple, plus apte à refléter la philosophie des sentiments (J. Breuillard). Karamzin et les « modernistes » détruisent les fondements même du clacissime, en poussant à la marginalisation de l'ode en tant que genre. Cette dernière n'est plus défendue et pratiquée que par le courant des « archaïstes », regroupés autour de Deržavin et de l'amiral Shishkov.

6. Autres thèmes et motifs bibliques

En dehors des exercices de paraphrases bibliques, les écrivains russes du XVIII^e siècle ont eu parfois recours dans leurs propres œuvres à des motifs tirés de la Bible, avec une prédilection pour l'Ancien Testament, dont la morale leur semblait plus conciliable avec les idéaux du classicisme que la doctrine chrétienne.

Ainsi, dans ses odes solennelles vantant les exploits des souverains russes de son temps, Lomonosov introduit parfois, de façon allégorique, des personnages de l'Ancienne Alliance. Il attribue aux monarques russes de son temps les qualités de héros bibliques (la force de Josué et Samson, l'audace de David, la sagesse de Salomon) et associe leurs ennemis aux adversaires du peuple élu (Nemrod, Agar, Goliath). Par exemple, dans l'ode pour le début du règne de Pierre III, en janvier 1762, Lomonosov s'exclame : « Revêts-toi de splendeur, joyeuse Sion russe, élève-toi jusqu'aux nuées : en Pierre tu as trouvé Samson, David et Salomon qui méprisent les Goliaths. Il est plus fort que les tigres et les lions, en lui le courage des héros a élu sa demeure et par lui la tête des monstres féroces est brisée sur terre ». Toutefois, le personnage biblique le plus fréquent sous la plume de Lomonosov est Dieu lui-même, ou plutôt Yahvé vétérotestamentaire, qui apparaît tantôt comme le Créateur tantôt comme le Juge suprême présidant aux destinées des hommes.

À l'inverse, Sumarokov n'utilise pas de héros biblique dans ses œuvres, à l'exception d'un poème sur Suzanne et les vieillards (Dn 13). Par contre, il recourt abondamment à l'image de l'enfer et du paradis ainsi qu'au thème de la mort et du Jugement Dernier, lui consacrant une ode aux accents eschatologiques d'où se dégage la conviction de la finitude du temps et de

l'inéluctable venue de la Parousie. Comme souvent chez Sumarokov, une lecture politique est aussi possible, l'enfer est réservé aux tyrans, comme le tsar Pierre III, à l'inverse, le paradis céleste est associé aux bons monarques, couronnés de toutes les vertus et élevés au rang de protecteurs de la Russie, telle l'impératrice Catherine II.

Comme le soulignait Jurij Lotman, les écrivains du milieu du XVIII^e siècle se tournent surtout vers « le Dieu menaçant de l'Ancien Testament [...] qui était tout à fait compatible avec les idées du déisme ». C'est un Dieu loin des hommes, un Dieu quasiment mythologique, pour les poètes baroques tel Lomonosov, un Démonstrateur qui depuis les nuées façonne l'univers, ou, pour les tenants du classicisme comme Sumarokov, un Dieu qui châtie les tyrans et reconforte leurs victimes.

Le Christ avec son message de compassion, de salut et de rédemption n'apparaît dans la poésie russe qu'à la fin du XVIII^e siècle au moment du passage au sentimentalisme et au pré-romantisme, chez Kheraskov et Deržavin. Avec son ode *La Consolation du pécheur* (1783), Kheraskov fait acte novateur, puisqu'il est le premier à introduire dans la poésie russe la figure de Jésus-Christ. Lui-même membre dirigeant des loges maçonniques moscovites, proche des roses-croix, il met l'accent sur l'intériorité de la quête mystique. Présentant Jésus comme un ami miséricordieux et plein d'amour, qui accueille le pécheur, il vante l'idéal du perfectionnement intérieur prôné par les illuministes afin de libérer l'homme de ses fautes et le réconcilier avec Dieu.

Les références à la Bible sont grandes chez Deržavin qui unit la maîtrise poétique du classicisme tardif à une authentique réflexion théologique. De l'Ancien Testament Deržavin a tiré une longue ode intitulée « La Guérison de Saul » (1 Sam 16, 14-23), qui s'inspire en fait de l'oratorio éponyme du poète anglais John Brown, produit à Londres en 1763. C'est pour lui l'occasion de revenir sur l'un des thèmes récurrents de son œuvre, l'action du diable dans le monde, qui apporte le chaos et la désolation tout en détruisant l'âme de l'homme, à l'image du mal qui ronge intérieurement le roi Saul. Même s'il s'agit d'une œuvre d'imitation, l'ode reste originale grâce à l'alternance de passages récitatifs et de passages lyriques, presque élégiaques. Deržavin s'est aussi intéressé à l'histoire de Salomon et de la Sulamite qu'il met en scène, à partir d'une transposition libre du Cantique des Cantiques, dans un bref oratorio en 4 actes avec chœur, qui date de 1808. Toutefois, ce sont surtout ses deux odes *L'Hymne à Dieu* (1784) et *Le Christ* (1814), qui s'avèrent les plus réussies et les plus marquantes, d'autant qu'écrites à trente ans d'intervalle, elles expriment des idées esthétiques et religieuses différentes.

Rédigée sous l'effet des sentiments éprouvés à l'issue de la liturgie de la nuit pascale à laquelle il avait assisté dans la chapelle du Palais d'hiver, l'*Hymne à Dieu* constitue l'un des joyaux de la poésie russe. Elle acquit une grande célébrité en Europe, avec quinze traductions françaises entre 1811 et 1855. Dans la continuité des odes sacrées de Lomonosov, Deržavin y exprime sa foi en l'Absolu infini, éternel et inaccessible, tout en introduisant une réflexion sur la vie, la mort et l'immortalité. Avant lui, personne n'avait exposé avec autant de profondeur les interrogations de l'âme humaine cherchant à comprendre sa place dans l'univers et à définir sa relation avec le Créateur. Dans cette ode, Deržavin exprime sa foi en l'Absolu infini, éternel et inaccessible qui a créé l'univers et l'homme lequel s'oppose et s'unie à Dieu à travers une série de dichotomies : l'infiniment grand et l'infiniment petit, l'esprit et le corps, la mort et l'immortalité. Avant lui, personne n'avait exposé avec autant de profondeur les interrogations de l'âme humaine cherchant à comprendre sa place dans l'univers et à définir sa relation avec le Créateur.

Trente ans plus tard, en 1814, Deržavin écrit une nouvelle grande ode religieuse. L'ode *Le Christ* est plus compliquée que la précédente, mais elle n'en a pas la force métaphysique. Elle est plus théologique et témoigne même d'une bonne connaissance des Pères de l'Église, ce qui toutefois n'empêcha pas Deržavin de se heurter à la censure ecclésiastique au moment de la publier. Il ne s'agit pas cette fois d'une vaste fresque cosmique, mais d'une introspection sur les mystères de l'âme humaine à la lumière du sacrifice expiatoire accompli par Jésus-Christ. Deržavin y insiste sur la mission salvatrice du Christ venu dans le monde pour restaurer Adam déchu. Chaque strophe abonde de citations tirées des psaumes, des évangiles et des épîtres (80 citations au total dont les références sont indiquées par le poète lui-même en notes). La langue de cette ode est aussi très différente de celle de l'*Hymne à Dieu*, les slavonismes sont fréquents tant sur le plan lexical que syntaxique et traduisent l'évolution du poète qui, à la fin de sa vie, s'était rapproché des théories des « archaïstes », lesquels s'opposaient aux « modernistes » conduits par Karamzin.

7. Et la prose dans tout cela ?

La prose qui, jusqu'aux deux dernières décennies du siècle, est moins à l'honneur que la poésie, contient elle aussi des traces d'influence de la Bible, sensibles notamment dans les récits autobiographiques d'A. Bolotov et de D. Fonvizin. Ce dernier, connu surtout pour ses comédies, entreprend à la fin de sa vie la rédaction d'une *Confession sincère de mes actes et pensées* (vers 1790), où les motifs du psautier sont largement présents. Fonvizin y fait sien la parole du psalmiste exprimant le repentir de l'homme et son cri vers Dieu au soir de ses jours. Ce texte, demeuré inachevé, se veut une réponse aux *Confessions d'un promeneur solitaire*, dans un esprit chrétien de contrition. Citant l'apôtre Jacques « Confessez vos préchés les uns aux autres » (Jq 5,16),

Fonvizin s'engage à effectuer, à travers le récit de sa vie, une introspection, sans chercher à se justifier ou à cacher ses fautes : « J'ouvrirais sincèrement les secrets de mon cœur et “mon offense je la confesserais” (Ps 37,19) ».

Paradoxalement, c'est la prose d'Alexandre Radiščev, un écrivain contestataire et libre-penseur, jugé subversif par Catherine II, qui offre le plus grand nombre de résurgences bibliques. Dans son *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou* (1791), dénonciation hardie des dérives de l'absolutisme et du servage, qui lui vaudra la peine de mort, commuée en exil, l'usage du style oratoire plein de slavonismes ainsi que les images récurrentes comme l'oppression des faibles, l'injustice des puissants, la mauvaise gouvernance, sont autant d'échos renvoyant aux livres sapientiaux et aux évangiles. Dans son *Récit sur Philarète le Miséricordieux*, rédigé en détention, les allusions aux Béatitudes et à la miséricorde divine expriment le désespoir du condamné, son angoisse spirituelle et sa fidélité au combat pour la justice. A travers sa réflexion sur l'individu dans la société, l'écrivain fait retentir, dans le vide spirituel qui l'entoure, la voix solitaire de « l'étranger et [du] passant » (Ps 39,13) qui est prêt à clamer la vérité jusqu'au martyre. Ainsi, à la toute fin du XVIII^e siècle, c'est l'écrivain, en la personne de Radiščev, qui s'impose comme étant lui-même une figure biblique, celle d'un prophète, mais un prophète laïque qui veut susciter en Russie l'éveil d'une conscience morale pour donner naissance à une vie nouvelle.

Bibliographie sommaire

COMTET R., « La versification russe et ses modèles étrangers », *Slavica Occitania*, Toulouse, 2000, n° 10, p. 65-84 ; ETKIND E., « Duxovnaja Dilogija Deržavina : ody “Bog” i ”Xristos” », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, EHESS, 1988, vol. 29, n° 3-4, p. 343-356 ; GUKOVSKIJ Gr., *Russkaja poèzija XVIII veka*, L., 1927 ; KOTEL'NIKOV V., « Jazyk Cerkvi i jazyk literatury », *Russkaja literatura*, SPb., éd. Nauka, 1995, n° 1, p. 5-26 ; KUKUSKINA E., « Biblejskie motivy u A.N. Radiščeva », *Russkaja literatura*, SPb., éd. Nauka 2000. № 1, p. 119-123 ; LEVITSKY A., *The Sacred Ode in Eighteenth Century Russian Literary Culture*, Length, University of Michigan, 1977, 468 p. ; Lunevič L., *Psaltyr' v russkoj poèzii*. SPb., éd. D. Bulanin, 2002, 608 p. ; Makarova T. (dir.), *Psaltyr' v russkoj poèzii*. M., Xristianskij tvorčeskij sojuz, 213 p. ; MEN' A., « Biblija i literatura XVIII veka », *Mirovaja duxovnaja kul'tura*. Nižnij Novgorod, éd. Nižegorodskaja jarmarka, 671 p. ; SERMAN I., *Russkij klassicizm. Poèzija, Drama, Satira*, L., Nauka, 1973, 284 p. ; ŽIRMUNSKAJA T., « Um iščet božestva ». *Biblija i russkaja poèzija XVIII-XX vekov*. M., éd. Russkij pisatel', 2006, 432 p. ; ŽIVOV V., *Jazyk i kul'tura v Rossii XVIII veka*, M., Skola « Jazyki russkoj kul'tury », 1996, 591 p.

EXTRAITS EN TRADUCTION FRANÇAISE DE QUELQUES ŒUVRES CITEES

Les transpositions du psaume 143 : Extraits tirés des *Trois odes paraphrasant le psaume 143* (1743).

Psaume 143 (verset 1, dans la version slavonne de la Septante) :

Béni soit le Seigneur mon Dieu,
 Qui instruit mes mains au combat
 Et mes doigts pour la bataille [...]

V. Tredjakovskij :

Ô Dieu puissant, merveilleux, infini,
 Plein de louange, très glorieux,
 Toi seul es éternel,
 Tu es le Seigneur hier et aujourd'hui :
 Incompréhensible, immuable,
 Parfait de toutes les perfections,
 Entouré des rayons de la grandeur Inaccessible
 Et des lueurs de feu de tes serviteurs
 Soit béni dans les siècles. [...]

M. Lomonossov :

Béni soit le Seigneur mon Dieu
 Qui a renforcé ma droite
 Et instruit mes doigts dans la bataille
 Pour exterminer mes ennemis au son du cor [...]

A. Sumarokov :

Béni soit le Créateur de l'univers,
 Par qui aujourd'hui je suis protégé!
 Voici mes mains maintenant élevées,
 Et mon esprit dirigé vers la victoire:
 Toute pensée vers Toi guide l'espoir,
 Ta main me donne la gloire [...]

M. Lomonosov, Odes spirituelles et panégyriques

Le matin, méditations sur la grandeur de Dieu (1743)

Le soleil brille et sa lumière
 En flot s'épandant sur la terre,
 De Dieu raconte la splendeur [...]
 Du sein de la nuit sont sorties
 Et les forêts et les prairies,
 Et les montagnes et les mers ;
 D'un mot tu créas la nature,
 Tu voulu que la créature
 Te nommât roi de l'univers » [...] (traduction A. Nivière)

Le soir, méditations sur la grandeur de Dieu (1743)

Déjà l'ombre sur les campagnes
 S'étend, et couvre les montagnes ;
 Déjà nous est ravi le jour.
 Belle de mille et de mille étoiles,
 Resplendissante dans ses voiles,
 La nuit règne dans son séjour. [...]
 Mais déjà ton savoir hésite ;
 Quand tu franchirais la limite
 Qui des cieux défend la hauteur,
 Près de toi, tout peut te confondre ;
 Au lieu de chercher à répondre,
 Tombe aux pieds de ton Créateur »

(Traduction de A. Tardif de Mello, *Histoire intellectuelle de l'Empire de Russie*. Paris: Amyot, 1854,

pp. 20-23.)

Ode pour le début du règne de Pierre III (1762)

Revêts toi de splendeur, joyeuse Sion russe,
 Elève toi jusqu'aux nués :
 En Pierre tu as trouvé ton Sampson,
 David et Salomon qui méprisent les Goliaths.
 Il est plus fort que les tigres et les lions,
 En lui le courage des héros a élu sa demeure,
 Et, sur terre, par ses pieds est foulée
 La férocité des têtes des serpents [...] (traduction A. Nivière)

A. Sumarokov, Paraphrase de textes de la Bible

Psaume 68 (1^{ers} versets)

Seigneur, ils m'ont pris ma propriété,
 Et, ayant oublié ton juste jugement,
 Ils n'écoutent pas ta sainte vérité
 Et ensemble se délectent de mon sang. [...] (traduction A. Nivière)

Notre Père

« Отче наш, небесный Царь,
 Кому подвластна вся на свете тварь,
 Кому послушна суша, море, реки, горы и леса,
 Солнце и луна, звезды, небеса,
 Да Твое святится, Боже, имя в веки,
 Да придет царствие Твое,
 И в Твоей да будет воля все селение сие... »
 « Notre Père, Roi du ciel,
 A qui toute création dans le monde est soumise ;
 De qui dépendent la terre, la mer, les fleuves, les monts et les forêts,
 Le soleil et la lune, les étoiles et les cieux,
 Que Ton nom, Dieu, soit sanctifié dans les siècles,
 Que Ton règne vienne [...] » (traduction A. Nivière)